

Le théâtre des deuils et de la consolation

Marcel Pomerlo

Numéro 111 (2), 2004

La tentation autobiographique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25506ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pomerlo, M. (2004). Le théâtre des deuils et de la consolation. *Jeu*, (111), 86–93.

MARCEL POMERLO

Le théâtre des deuils et de la consolation

Ma vie
n'est pas derrière moi.
Ni avant
Ni maintenant
Elle est dedans.

Jacques Prévert



Marcel Pomerlo. Photo :
Paul-Antoine Taillefer.

Je voulais parler de la mort.
Depuis longtemps je veux parler de la mort.
Je veux parler de la mémoire. Du temps.
Du refus d'oublier.
De ce qui reste en nous, après.
Après que le moment soit passé.
Après que la personne soit partie.
Je voulais parler du souvenir.
Du devoir de mémoire. Du deuil. De la perte.
Du sentiment de vide et de la quête de sens.
De la force du silence et de l'ESPOIR.
De cette lumière éblouissante qui peut surgir du noir.
Du gouffre aussi. Des peurs à vaincre. De l'absence. De la nudité.
De la solitude.
Des eaux qui nous traversent. Du désir de survivre. De la création.
D'une liberté. D'un vertige.
D'un espoir possible.
Celui qui survient au contact d'une impression, d'une violente émotion, d'un
souvenir très puissant à jamais inscrit dans le corps. Dans la tête. Dans le cœur.
Dans l'esprit.
Je voulais dire qu'il y a des choses impossibles à détruire.
Que chacun est porteur de ses secrets qui l'ont blessé et qui l'ont construit.
Que nous avançons avec nos blessures.
Je voulais nommer « l'innommable » : cette douleur que nous laisse la mort et qui
change à jamais notre regard sur le monde. Notre chemin. Notre être. NOS VIES.
Si la mort ne nous tue pas, si on refuse que la peine nous engouffre avec elle,
si on refuse...
On peut continuer. Quelque chose continue.
Suit son cours. Continuer. Ne pas mourir. Refuser. Tenir. Vivre. Écrire. Jouer. Dire.

On peut ne pas s'anéantir. Ne pas se noyer.

Ne pas disparaître.

On peut continuer à vivre. On peut.

Vivre. Respirer.

Être là.

Là.

Je voulais parler d'un être qu'on a voulu détruire et qui est demeuré INTACT. Dans sa quête. Dans son être. Dans ses rêves. Dans son existence. QUI A VIOLEMMENT REFUSÉ DE SE TRAHIR. Et je voulais parler de ceux qui quittent, sans raison. Ceux que le destin arrache brutalement, ceux pour qui le temps s'arrête définitivement. Du destin qui surgit au coin d'une rue. Au fond d'une voiture. En plein soleil de midi. En pleine nuit. Ceux qui sont emportés pour l'ailleurs. Pour toujours... Parler de ça.

Je voulais être en scène, avec mon « métier » et exprimer ça. Le dire « dans mes mots ». ÊTRE LÀ.

Pour moi

Pour Lui

Pour Eux

Pour le Monde

Je devais parler. Je devais construire des phrases avec des silences imposés et avec un corps habitant l'espace TOTALEMENT.

Entrer dans la lumière

comme on entre dans une église

avec de bonnes intentions. ÊTRE bien. Présent. Ouvert et vivant. M'avancer.

C'est tout.

Je devais parler d'un enfant mort en pleine lumière : l'Inoublié, et je devais parler d'un vieil enfant portant déjà la mort en lui, et qui tente par tous les moyens de construire un peu d'espoir, un peu de vie, un peu de lumière... pour continuer.

CONTINUER.

Aussi,

du besoin qu'a tout être humain de trouver une consolation, un sens, un chemin, un endroit où aller plus loin, un trajet à parcourir, un destin à affronter, une vie à vivre...

VIVRE.

C'est tout.

JE VOULAIS PARLER DE ÇA. VIVRE.

« J'étais un enfant dépossédé du monde¹. »

Tout est parti d'un cri.

Tout part d'un cri.

UNE VOIX HUMAINE HURLANT DANS LA NUIT.

Un soir. Un cri. Une rue. Une nuit.

Une nuit blanche, suffocante et mortelle. Tragique.

Une nuit annonçant la mort. Une nuit noire.

1. Anne Hébert, *le Torrent*, Montréal, Éditions HMH, coll. « L'Arbre », 1963.

Durant cette nuit où l'image de ces deux jeunes filles inconnues, mortes sur ma rue, ne cessait de m'habiter, de me hanter, j'ai écrit un texte. J'ai ressenti le besoin viscéral, l'urgence de mettre sur papier des mots, des impressions, des souvenirs, des questions, des émotions et des pensées me ramenant aux morts qui habitaient ma vie. À la mort dans ma vie. Ce premier texte avait pour titre *le Cri*. Du cri a surgi *Marcel Pomme-dans-l'eau*, autre texte écrit les semaines et les mois suivant *le Cri*. Plus tard, la revue littéraire *Mœbius* et l'écrivaine Geneviève Robitaille qui y dirigeait un numéro sur « Les eaux », m'ont demandé de publier *le Cri*. J'ai refusé. C'était impossible. Après réflexion, j'ai proposé un troisième texte *Possibilité d'averses*², qui abordait les mêmes thèmes que les deux textes précédents, mais de façon différente. Ils ont accepté. C'est de *Possibilité d'averses* qu'est né *l'Inoublié ou Marcel Pomme-dans-l'eau : un récit-fleuve*. Après *Mœbius*, mes amies Claire Jean et Geneviève Robitaille ont été les premières à me demander (connaissant bien la passion dévorante qui me lie à mon métier d'acteur) :

– Tu ne penses pas à dire ces textes-là sur scène ?
Un jour ? Une lecture ? Un spectacle ?

Je n'y avais jamais pensé.

En fait, toute l'aventure frénétique et obsédante des « écritures » pour *Mœbius* m'avait à ce point surpris, que je n'osais pas à ce moment-là imaginer la suite.
UN JOUR... DIRE... SUR SCÈNE... TOI-MÊME ?

Le temps passe.

Il ne s'agit pas de savoir pourquoi
il s'agit de trouver comment.

Comment dire, nommer, exprimer, transgresser ?

Comment arriver à dire la VÉRITÉ,
celle dont l'authenticité mènera à l'évidente théâtralité ?

Comment ne pas mentir ?

Comment dire « vrai » en jouant un personnage qui n'est plus soi ?

De quelle façon arriver à préserver un espace imaginaire tout en respectant dans leurs moindres détails les faits ?

Comment préserver l'intégrité ? Comment ne pas se perdre ? Comment faire pour dépasser l'anecdote historique tout en y revenant sans cesse ?

En s'y raccrochant désespérément ?

Mes amis-complices de Momentum m'ont dit :

– Tu dois le faire.
– Tu peux le faire.
– Vas-y !

Je ne pouvais plus reculer.

Je m'étais déjà trop avancé.

IL FALLAIT PLONGER et j'ai plongé ! J'adore l'eau.

2. *Mœbius* n° 91, Éditions Triptyque, 2001.

Je plonge toujours malgré la terrifiante panique, malgré les peurs, c'est dans ma nature, je plonge donc cette fois (et pour longtemps) dans les eaux troubles et profondes de *l'Inoublié*. Parce qu'il le faut. Parce qu'il y a urgence. Parce qu'il y a quelque chose à sauver. À faire ressurgir. À préserver. À partager. À dire.

TO SAVE.

Je plonge.

J'y crois.

L'Écriture et La Vie

Partir du réel et aller vers la représentation.

Comment faire ?

Je me pose des questions.

J'écris encore.

J'écris. Je coupe. Je rature. Je recoupe. Je colle. J'efface. Je souligne. J'ajoute.

Je ne suis pas « ordinateurisé », mais très organisé.

Je ne suis ni « informatisé », ni « branché » quoi qu'on en pense.

Ma table de travail ressemble à un champ de bataille.

J'habite un autre temps.

J'ÉCRIS.

L'urgence de le faire est plus forte que tout. Bientôt il y aura un spectacle, c'est décidé. C'est confirmé. Les dates sont fixées. Le théâtre loué. Les concepteurs appelés.

Je ne peux plus reculer.

Je coupe. Je rature. Je recoupe. Je colle. J'efface. Je souligne. J'ajoute.

J'avance. Je travaille. Je dors peu. Je vis.

J'écris *L'INOUBLIÉ*.

J'écris.

Le JE Théâtral

Je suis en répétition.

Seul dans le grand studio très éclairé de Momentum.

Un espace vide. Je suis privilégié.

J'ai d'abord eu besoin d'être seul avant d'être avec les autres.

C'est dans ma nature.

Avant de convoquer tout le monde je me suis rencontré. À Momentum.

POURQUOI FAIRE ÇA ?

Pourquoi créer une autre histoire puisqu'elle a déjà vécu ?

Je passe les premières semaines seul. Seul dans un local vide. J'ai pourtant les bras chargés d'idées, de mots, de mouvements, de gestes, d'élan, d'intentions, de possibilités...

Pour l'instant je suis incapable de parler. Tous les mots sont là (même qu'il y en a trop), pourtant je ne sais pas par où commencer.

J'écoute de la musique dans le grand espace vide de la rue Atlantic.

Des chansons populaires ou jazzées des années 50, 60, 70.

Pas de grandes musiques. Des chansons pop. De grandes chansons pop ! Pendant

plusieurs semaines j'ai cherché comment je pouvais me « transposer ». Tout en apprenant les pages et les pages du texte (quel auteur a bien pu écrire de telles répliques ? Oups !). Je me cherchais. Comment trouver en soi celui qui vivra sur scène ? Comment faire surgir M.P., personnage éminemment théâtral et complexe, tout en préservant l'authenticité de son auteur (internationalement inconnu) ? Comment ne plus être moi tout en gardant mon identité ? Comment jouer M.P. en demeurant le même ? C'est une histoire de fou mais qui a tout son sens. Auteur. Acteur. Metteur en scène. Scénographe.

C'est de la folie !

C'est vrai. C'est plus que vrai. Une folie. Une nécessité. Créer un autre JE pour mieux rejoindre l'AUTRE. Se créer à travers l'autofiction. Se réinventer. Se re-crée. Être plus que soi. Se dépasser. Pour la scène dépasser le réel, atteindre le sur-réel pour rejoindre l'inconscient (les grands mots !), le territoire de l'absolu, des rêves, des peurs, des souvenirs, des désirs, de l'effroi et des pays plus vastes que soi. Arrivé là, il s'agissait ni plus ni moins de me reconstruire pour pouvoir parler aux autres. Au monde. Toujours insatisfait, je devais créer « mon » monde. Pour ne pas que les choses meurent, je devais tout mettre en place. Entreprise à très hauts risques. (Depuis vingt ans, je ne fais que ça : Risquer.) Maintenant je le nomme ainsi. Maintenant je trouve les mots justes. Maintenant je peux.

Il ne fallait pas chercher le naturel mais bien la Vérité dans le plus que naturel, dans le sur-naturel. Imposer, dès l'ouverture du fameux rideau noir, le corps théâtralisé de M.P. pour ensuite permettre au public de le suivre dans ses confessions narratives. Oublier Marcel Pomerlo et accepter M.P. narrateur du récit de *l'Inoublié*.

Plus tard, dans le Studio-Atlantic, les autres créateurs sont venus me rejoindre. J'étais prêt. Claire Jean, Dominique Leduc, Lucie Bazzo, Éric Forget et Colette Drouin. Tous très inspirés, généreux, disponibles, ils ont vite compris qu'ils étaient devant un objet « théâtral » singulier, étrange, unique et fragile à la fois. Ils ont compris qu'avec eux je cherchais avant tout à créer un moment, une cérémonie, une expérience humaine et créatrice pour tous. Ce projet dépassait en difficultés tous ceux auxquels je m'étais confronté jusqu'à présent. Nous étions avec « Pomme-dans-l'eau » dans quelque chose de profondément personnel, spirituel et qui exigeait de chacun une écoute très attentive. Nous étions dans quelque chose d'autre sans savoir encore très bien où tout cela nous mènerait. Nous naviguions ENSEMBLE. Avec fébrilité, confiance et dans une grande et paisible joie. De toucher ainsi à l'INTIMITÉ.

Sacraliser le temps présent

Devant les tableaux colorés et vibrants de Claire Jean. Devant une photo de Blanche et Sauveur assis près du « vrai » Lac P. un après-midi d'automne. En écoutant les musiques, en imaginant la lumière, en regardant mes costumes-accessoires (chacun porteur de sa propre histoire) et en portant une grande attention aux commentaires éclairés de Dominique Leduc (l'œil extérieur de *l'Inoublié*) un jour, j'ai compris que je devais jouer la pièce, interpréter le rôle, incarner le « tout » comme



L'inoublié ou Marcel
Pomme-dans-l'eau : un
récit-fleuve de Marcel
Pomerlo (Momentum, 2002).
Photo : Michel Tremblay.

semaines. Très exigeant. Très difficile. Un travail de fou. Maintenant la spontanéité n'avait plus sa place. Nous y reviendrons beaucoup plus tard.

Ainsi les choses commençaient à se construire vraiment. À se déposer. À s'approfondir. À vivre. Libres dans cette petite chambre-salon-rouge où passera la rivière. Libres parce que maniaquement placées. Toutes les scènes étaient comme ritualisées. Comme symboliquement porteuses de bien plus que ce qu'elles offraient à voir. La représentation devenant petit à petit une messe, une cérémonie où toutes les étapes contribuent à faire entrer le spectateur (éventuel) dans une zone dépassant le spectacle. Une zone, un espace où il sera permis à chaque participant d'apposer ses propres images de mémoire, sa propre version des choses. S'approprier cet Inoublié et ses personnages et les faire siens. Retrouver « son » Momo, son White, sa Blanche, son Sauveur, son Lac et son Petit Ruisseau... Faire de la représentation une expérience intimement personnelle, appartenant à chacun. La scène devenant ici espace d'échanges non nommés. Non dits, mais vécus intensément. Ultimement je souhaitais que chaque spectateur le « prenne personnel ». Quels que soient sa vie, son âge, son lien avec la mort et avec l'espoir. Quel que soit son besoin de consolation.

s'il s'agissait d'une histoire, d'un texte écrit par quelqu'un d'autre. C'était clair. Évident. COMME QUELQU'UN D'AUTRE.

Maintenant que la dramaturgie fonctionnait, maintenant que les choix étaient faits, maintenant que la mise en scène était dessinée, il fallait OUBLIER et JOUER. Je devais faire abstraction de l'auteur que je connaissais si bien. Je devais raconter l'histoire. C'est tout. Comme je le fais depuis vingt ans.

JOUER.

ÊTRE.

À partir de ce moment-là quelque chose a changé. Les mots sortaient d'une autre façon. Le corps s'est mis à bouger différemment. La voix n'était plus la même. Le souffle. Le rythme non plus. À partir de cet instant j'ai pris la liberté de tout placer. Le moindre geste. Le plus petit mouvement. Trouver le sens. L'émotion véritable. Donner une force symbolique à chacun des déplacements. S'en tenir avec une extrême rigueur à l'essentiel. Chorégrapheur comme un ballet les élans du texte, du corps et de la voix. Trouver la vraie musicalité du récit et s'en tenir à ça ! Ce fut un travail de plusieurs



L'inoublié ou Marcel
Pomme-dans-l'eau : un
récit-fleuve de Marcel
Pomerlo (Momentum, 2002).
Photo : Michel Tremblay.

Au cours des dernières semaines de répétitions, alors que nous enchaînions le spectacle, soir après soir, après un travail de précisions et de corrections en après-midi, nous avons beaucoup parlé. Avant. Après. Nous parlions.

Le petit noyau de *l'Inoublié* : Colette, Lucie, Claire, Éric, Dominique, Marcel. Nous parlions de tout. La pièce nous faisait rire. Nous troublait. Nous inquiétait. Nous habitait. Nous interpellait et faisait remonter des visages, des instants, des sensations. Des émotions d'enfant. Des choses très fortes. Logées très loin en nous.

Je me souviens que nous parlions et c'est la chaleur et la franchise de nos discussions qui, petit à petit, ont calmé la peur, la frayeur, la terreur dans lesquelles j'étais depuis des mois.

Au-delà de la représentation

Depuis le 18 septembre 2002, *l'Inoublié* vit.

Créé au MAI à Montréal, le spectacle est d'abord joué pendant trois semaines et connaît tout de suite un grand succès public et critique. En 2003, j'ai joué le solo à

guichets fermés pendant quatre semaines au Théâtre la Licorne, puis il y a eu une première tournée, un livre³, des Salons du livre (eh oui !), une version radio-phonique pour Radio-Canada qui a été diffusée en 2004 ainsi qu'une autre tournée en 2005, un retour à Montréal ? et ça continue...

Créer de toutes pièces un spectacle comme *l'Inoublié* est la chose la plus difficile et la plus exigeante qui soit. Et pour y arriver il faut être beaucoup plus qu'un acteur atypique. Il faut être capable de tout oser. Il faut s'y engager TOTALEMENT. ENTIÈREMENT. Engager tout son être dans sa création. C'est se mettre en danger à chaque instant et c'est recommencer le lendemain. Soir après soir. Il faut croire en l'urgence comme moteur d'expression, à la rigueur extrême, au sacré, au travail acharné et à l'homme. Il faut être habité d'une conviction profonde que l'art peut changer quelque chose. Il faut refuser les compromis et revendiquer son droit à la liberté créatrice et à la dignité humaine. La création est ici un acte de résistance. Un geste radical. Je crois qu'il faut aussi beaucoup aimer le théâtre dans son expression la plus pure, la plus dérangeante, la plus brutale et la plus puissante. Et évidemment, il faut beaucoup tenir à la vie, car il ne s'agit plus de faire un beau spectacle mais il s'agit de survivre...

La question première était :

– Pourquoi écrire de l'autofiction ?

La réponse dernière sera :

– Pour ne pas mourir.

Pour que les choses, les êtres en soi ne meurent pas.

Pour que la mémoire demeure vivante. Vibrante.

Pour que le désir et la création demeurent intacts.

L'essentiel est là. Ça n'a pas de prix.

Voilà.

Le temps passe.

Au moment d'achever ce texte, une phrase du bouleversant récit de Laure Adler me revient en mémoire :

« Nous avons tous le même destin dès que nous sommes au monde : vivre⁴. »

On ne saurait mieux dire.

C'est tout. **J**

Cofondateur et membre actif de Momentum, collaborateur de Pigeons International, Marcel Pomerlo a joué au théâtre dans plus de soixante spectacles. Il a été directeur artistique du Festival de Trois et a participé à plusieurs émissions de *Paysages littéraires* à la radio de Radio-Canada.

3. *l'Inoublié ou Marcel Pomme-dans-l'eau : un récit-fleuve*, Vallée-Jonction, Éditions du Lilas, 2003.

4. Laure Adler, *À ce soir*, Paris, Éditions Gallimard, 2001.